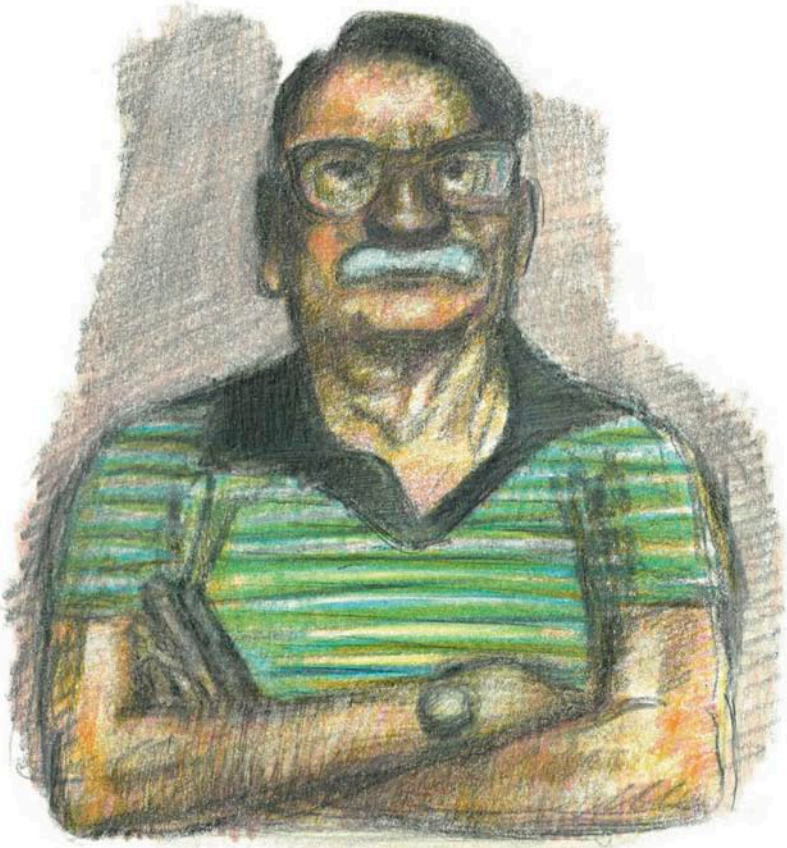
BRUNO LÉANDRI

Encyclopédie de mon père

récit



Flammarion

Extrait de la publication

BRUNO LÉANDRI

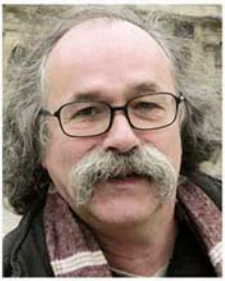
Encyclopédie de mon père

récit

Dans les années cinquante et soixante, à Bécon-les-Bruyères, les gens normaux ne hurlaient pas en public, ne se fabriquaient pas de faux certificats de travail, se fichaient d'avoir le nez qui brille et ne martyrisaient pas les médecins juifs. Ils vivaient tranquillement, entre gens modestes, le miracle des trente glorieuses et du progrès ménager.

Le père Léandri, lui, différait un peu des autres. À vrai dire, c'était même un sacré numéro, du genre qu'on ne croise pas tous les jours...

Encyclopédie de mon père est une collection d'instantanés piquants et tendres sur un personnage colérique, obsessionnel, pathétique, attachant et drôle, dans une époque à la fois faste et vibrante de toutes les impatiences.



Collection particulière de l'auteur.

Écrivain, chroniqueur, scénariste, Bruno Léandri, membre historique du mensuel Fluide Glacial, *est notamment l'auteur de l'*Encyclopédie du dérisoire.

Dessin de couverture :
Le père Léandri vu par Blutch.

editions.flammarion.com

Flammarion

10-VN Création Studio Flammarion Dessin de couverture © Flammarion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Encyclopédie de mon père

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Nouvelles

Ne pas gêner l'ouverture automatique des portes, Chiflet & Cie, 2009.
Turbulences : 31 nouvelles illustrées, Fluide Glacial-Audie, 2006.
Courts jus, Fluide Glacial-Audie, 2001.
Ma moquette est bleue, J'ai lu, 1991.
Ça pourrait arriver, La Bougie du sapeur, 1989.

Roman

En votre aimable règlement, Ramsay, 1995 ; J'ai lu, 1997.

Romans-photos

Y a photos : 31 photos BD, Fluide Glacial-Audie, 2005.
Photos-BD, Fluide Glacial-Audie, 1992.
Faits de guerre et autres photos BD, Audie, 1980.

Humour

La Grande Encyclopédie du dérisoire (5 volumes), Fluide Glacial-Audie.
Avec Pascal Fioretto et Vincent Haudiquet, *La France vue du sol*, Chiflet & Cie, 2009.
Avec Phil Casoar, *Micmacs encyclopédiques à tire-larigot : d'après le film de Jean-Pierre Jeunet*, Éditions des Arènes, 2009.
Copies du Bac, Chiflet & Cie, 2008.

Bruno Léandri

Encyclopédie de mon père

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-4369-9

À ma mère,
À ma sœur Geneviève, partie trop tôt,
À mon frère Michel.

Extrait de la publication

1

Où mon père transforma une brute alcoolique en poète sympathique, conquit le monde de la beauté et du bon goût et fit souffler un vent de panique dans les radios périphériques françaises…

Le dernier jour des Marel

Les histoires de pères alcooliques qui rentraient du bistro pour battre leur femme et leur progéniture appartenaient à la plus noire étagère de mes cauchemars. Autour de nous, les exemples concrets étaient nombreux : au 7, rue de Cronstadt à Bécon-les-Bruyères, Courbevoie, Seine, nous n'étions séparés du plus proche d'entre eux que par un plancher, c'était le voisin d'en dessous. Les soirs où le coude de M. Marel avait astiqué trop longtemps les zincs de la Renaissance ou d'un autre petit rade proche qui était son favori, nous entendions des hurlements, des insultes, des bris de vaisselle et des cris de détresse qui montaient du rez-de-chaussée. Oui, il y avait encore pire que notre premier étage sombre et humide sur cour, il y avait le rez-de-chaussée sur cour, plus sombre et plus humide. Le père Marel avait

Extrait de la publication

une femme aux yeux malheureux et une fillette plus jeune que moi. Je la croisais dans la cour, blême, souffreteuse et étiolée, vivant dans ce perpétuel malheur. Sûr qu'elle était pas très causante, la Nadine, et indéniablement un peu maladive, mais j'avais certainement tendance à en rajouter pour me jouer des mélos dans ma tête, le viol incestueux n'appartenant même pas encore au champ de mes connaissances. D'ailleurs, détail qui cadre pas bien avec le chromo misérabiliste, les Marel possédaient un piano que chatouillait souvent le papa, et sur lequel Nadine tapait laborieusement les obligatoires bafouilles à Élise. Il n'en reste pas moins que leurs esclandres constituent une des raisons pour lesquelles, encore maintenant, les scènes de ménage appartiennent pour moi au registre de l'horreur absolue.

Évidemment, mon père, qui n'aimait pas qu'on l'emmerde, ne supportait pas très longtemps le tintamarre zolien d'en dessous et descendait gueuler. Mais l'autre, petit gros rougeaud et bourré, trouvait là un autre motif de défoulement, et tout de suite le ton montait. Je restais terrorisé au-dessus avec toute la famille dans la crainte que ça se termine en baston. Mais la taille imposante de papa, liée à son organe vocal tonitruant, devaient inciter l'autre à la prudence, et ils n'en sont jamais arrivés aux mains. Papa donnait notre voisin comme le modèle du pauvre type abruti et alcoolique et, pendant toute mon enfance, M. Marel incarna pour moi par anticipation le personnage universel de Thénardier que je ne connaissais pas encore. Les deux pères de famille ne

Extrait de la publication

se saluaient pas quand ils se croisaient chez l'épicier Craquelin.

La nouvelle était arrivée comme une bombe à fusion. En 1966, après quatorze années de demandes incessantes, l'office des HLM nous accordait un appartement neuf de quatre pièces, et même pas dans une cité : un tout petit ensemble de deux petits immeubles de quatre étages, presque jolis, dans la même ville mais à l'autre bout, vers La Garenne-Colombes. D'ailleurs, eussions-nous été dans une cité, nul n'y aurait vu le moindre inconvénient, les cités HLM signifiant alors grand, neuf, spacieux, clair, moderne et abordable. Ce n'est que bien après qu'est née la locution « cités à problèmes ». Ce déménagement constituait pour moi par coïncidence une charnière essentielle à un moment qui en comportait déjà quelques autres, je commençais à me cogner les coudes et les neurones dans ce deux-pièces où, quelques mois auparavant, nous vivions encore à six, depuis que ma sœur avait ramené un bébé, je passais de plus en plus mes soirées dans les rues ou sur la place de Bécon avec la bande de copains. Chaque soir, je réintégrais la maison avec un peu plus de réticence, de répugnance pour ce terrier, l'armoire à glace et mon coin de table ne me disaient plus rien, la largeur de mon univers mental ne palliait plus l'étroitesse physique, le déménagement ne pouvait pas tomber mieux.

Chez mes parents, il fit l'effet d'un maelström, d'un vent catabatique de bonheur et d'ivresse

Extrait de la publication

inespérés, le rêve de toute une vie qui s'accomplissait enfin, il était temps, la vieillesse commençait à leur faire des signes. En fait, sauf pour moi, c'était presque trop tard. L'allégresse emplissait toute la famille mais ma sœur, qui venait de se marier quelques mois plus tôt, n'en profiterait pas. Mon frère, presque fiancé, partirait peu de temps après, nous resterions trois dans le bel appartement de quatre pièces, juste les quelques années me séparant de l'âge adulte, et mes parents s'y retrouveraient seuls, avec deux chambres inutiles.

Apprenant la nouvelle, ma mère avait dû s'asseoir, étranglée de sanglots, elle n'y croyait pas, mon père en bégayait, tirait des plans dans tous les sens, poussait des tirades de triomphe, mais on le sentait lui aussi incrédule. Seule une visite sur les lieux parvint à les convaincre l'un et l'autre. Le château de Chambord légué par un oncle d'Amérique ne leur aurait pas fait plus d'effet. Le caisson de résonance d'un appartement neuf, puant la peinture et le plâtre pas encore ressuyé, le gris des papiers d'apprêt violemment éclairé par des ampoules nues pendouillant du plafond immaculé au bout de leurs fils multicolores, les claquements des portes neuves qui se répercutaient sur cette merveille récemment inventée du dallage PVC, le lavabo moderne, les toilettes séparées, tout cet univers inconnu du neuf et du vierge plongeaient M. & Mme Léandri dans le monde magique de l'ascension sociale. Car c'était bien de ça qu'il s'agissait : en fait de surface vierge, le progrès

Extrait de la publication

étalait devant nous la feuille blanche de la consommation enfin permise, mon père envisagea comme un devoir de s'y répandre. Définitivement, l'ouvrier avait laissé la place à l'employé, finalement il s'avérait que les deux aînés échapperaient à l'enfer de l'usine et s'orienteraient fonctionnaires, les basses classes étaient derrière nous, y a des hasards troublants, cet appartement serait sa consécration, au père, son grand œuvre, on allait voir ce qu'on allait voir.

Des meubles de Bécon, on n'emporta presque rien, dans notre nouvelle vie, tout devait être neuf, moderne et doré. Même le pull sacré (voir plus loin) fut abandonné, il n'avait pas sa place dans le nouveau monde. Dans la joie qui dévorait mon frère et mes parents, je réchauffais des regrets secrets. J'avais beau me sentir près d'exploser dans ce fond de cour, c'était tout de même l'univers de mon enfance que je laissais là, le coin de table, les deux mètres carrés devant la glace, le cagibi et ses mystères. Quand je vois avec quelle aisance mon fils s'est débarrassé de ses oripeaux enfantins, je mesure l'épaisseur des liens qui me rattachaient aux miens. Bref, content de goûter ce luxe inouï qui s'appelait « avoir sa chambre », je sentais tout de même une boule au fond de l'estomac, je regardais la table, les chaises, le gramophone, le lustre hideux, le grand lit, papa vendrait tout avec une joie revancharde, il allait pas en faire cadeau, même des brimborions les plus ingrats il tirerait quelques francs. Je ne me rappelle plus bien les caisses, les cartons et autres valises qui devaient certainement se remplir dans un énervement de fin du

Extrait de la publication

monde, on ne s'éloignait que de trois kilomètres mais, à bien des points de vue, il s'agissait d'un grand départ. Je ne garde que deux souvenirs de ce passage, et pourtant je le vois bien correspondre aux rites initiatiques pubertaires chez un tas de tribus. La sortie et l'entrée.

Comment c'était arrivé ? Impossible à dire. Rencontre inopinée après une période de calme durable ? Changement de circonstances ? Toujours est-il que l'impensable survint comme il survient souvent dans l'histoire : deux ennemis mortels se rapprochèrent, jusqu'à se réconcilier. In extremis, mon père fit la paix avec le voisin du dessous, M. Marel. La perspective du départ y était sans doute pour quelque chose. Ma mère avait dû commencer à échanger quelques mots avec madame, d'abord anodins, puis plus fréquents, mon père était peut-être descendu demander un truc neutre et matériel, une histoire de cave ou d'électricité, le père Marel l'avait reçu avec serviabilité et amabilité, mon père avait dû y être sensible, et surtout, comme il se barrait, ça lui donnait un sentiment de supériorité sur tout l'immeuble, le reste, il en avait plus rien à foutre, y avait plus d'enjeu. Et les jours précédant le départ, donc, sourires tout miel, salutations chaleureuses, le gros rougeaud horrible Marel alcoolique et sadique, grossier et sordide, devenait quelqu'un de fréquentable, sympathique tout compte fait, faut jamais se fier aux apparences tu vois bien, voire carrément affable. Et, la veille même du départ, notre dernier soir, ils

accomplirent une démarche qui serait restée inimaginable pendant la dizaine d'années qui venait de s'écouler : ils nous invitèrent à bouffer. Ça arrangeait bien maman, elle avait plus rien pour faire la cuisine et les sandwiches, à force, c'est pas sain, mais ça nous dérange pas, pensez-vous c'est un plaisir. Nous pénétrâmes donc dans l'antre du fauve, accueillis par la mère battue et la fille martyre, qui, vues de près dans la bonne lumière, ne semblaient plus si malheureuses que ça. L'éloignement imminent libérait les vannes, dissolvait les réserves, émiettait les défenses, la soirée fut formidable. Bien sûr, le père Marel se bourra la gueule, les bouteilles défilaient, non seulement papa ne trouvait rien à y redire, mais il accompagnait, et ces dames aussi, après tous ces tracas on pouvait bien se détendre un peu, allez, à la vôtre, encore un que les cons auront pas, mais pourquoi on s'est pas connus plus tôt, bon Dieu de bois ? On se reverra, c'est sûr ! Les deux familles, ravies de la fête impromptue, en rajoutaient dans les facéties et les déclarations d'amitié, tout y passa, les blagues, les histoires de l'immeuble, la politique, mon père et M. Marel étaient d'accord sur tout, et puis on attaqua les chansons, et là, attention, notre hôte n'était pas n'importe qui : il avait un piano, il avait travaillé dans le show-biz, chauffeur d'une secrétaire d'impresario, ou mieux, allez savoir, bref, il s'y connaissait. Et quand il décréta que mon père avait une voix magnifique, que Tino était un virtuose exceptionnel, et que Brel et Brassens ne chantaient pas si bien que

Extrait de la publication

le ténorino corse, même si leurs textes étaient supérieurs, je ne dis pas que les deux chefs de famille se donnèrent l'accolade, mais l'autre avait trouvé le bouton pour faire bicher le père Léandri, les yeux de ce dernier brillaient d'une vanité satisfaite qu'on n'y voyait pas souvent. Les miens aussi. Je commençais alors à beugler les textes de Brel, a cappella, la guitare n'avait pas encore approché mes doigts. Et le petit, il chante pas ? Allez, Bruno, chante-leur *Amsterdam*, te fais pas prier, M. Marel va t'accompagner au piano. J'avais déjà appris de papa la quantité décente de simagrées opportunes. Je chantai donc. Pété comme il était, la lecture de l'annuaire aurait plongé notre amphitryon dans une transe poétique, un bruit de robinet l'aurait transcendé d'extase musicale : la chanson à peine finie, M. Marel hurla à faire sursauter tout le monde : « Mais qu'est-ce qu'il fout ici, bon Dieu ? ! ! » (L'exclamation plut à papa, pour des raisons qui m'échappent, elle rentra aussi sec dans sa collection de phrases intéressantes à répéter devant la glace.) « Il faut le faire travailler ! Apprendre la musique ! » braillait le zélateur. « C'est là-dedans qu'il doit aller ! » Je bichais, tout comme mon père. Nous chantâmes tout Brel, tout Brassens, tout Piaf et tant d'autres choses, ça s'égosilla, ça s'esclaffa jusqu'à pas d'heure, ce fut une bringue d'enfer, une autre, une autre ! Le tumulte, partant du fond de la cour, s'amplifiait en grimpant le long des étages, résonnait jusqu'au ciel, tout l'immeuble devait en profiter et grincer des dents, on s'en rappellera, de la soirée

Extrait de la publication

d'adieu des Léandri, on avait déjà une famille de soûlards, on en a deux maintenant, heureusement qu'il dégage, le foldingue. Évidemment, arriva ce qui devait arriver, tard, très tard, quelqu'un dans la cour – très inconscient s'il ne connaissait pas les deux fêtards, très courageux s'il les connaissait – fit exactement ce qu'aurait fait mon père dans la même situation, sauf que lui l'aurait fait beaucoup plus tôt : le locataire gueula de sa fenêtre que ça commençait à bien faire que demain il bossait, et que si ça continuait il allait appeler les flics. Le père Marel se pencha dehors, leva la tête et répondit ce qu'il répondait usuellement à mon père dans les circonstances identiques : « Et moi je t'emmerde, connard ! Descends un peu me le dire en face si t'es un homme ! »

Et là, grande leçon sur la relativité des comportements humains pour le gamin que j'étais encore : mon père approuva chaudement son hôte sans aucune réserve ni pudeur, fermement soutenu par son épouse. Tout juste s'il ne joignit pas ses insultes. « Y a de ces mauvais coucheurs ! Pour une fois qu'on rigole un peu, faut toujours trouver quelqu'un pour vous empoisonner l'existence, non mais j'te jure ! »

Et là, deuxième grande leçon sur la relativité des comportements humains, après des adieux déchirants de larmes et de promesses, les deux familles ne se revirent JAMAIS.

Extrait de la publication

Instantané, le lendemain

Nous sommes tous les quatre, mes parents et mon frère, réunis dans la cuisine toute neuve sous l'ampoule nue toute neuve, assis sur des cartons, avec une caisse au milieu qui nous sert de table appuyée contre l'évier tout neuf. En dehors des lits, aucun meuble n'est encore installé, c'est le premier soir de notre nouvelle vie. Maman nous bricole à manger avec des gestes d'automate tellement elle est crevée, le père vacille aussi, la journée a été mouvementée, la gueule de bois n'a rien arrangé, mais tout s'est bien passé. Ce soir, pour la première fois de ma vie, je vais dormir dans ma chambre.

Kuom

Déjà, pour les quelques achats ménagers qu'il avait effectués à Bécon, papa avait découvert comme bien d'autres Français les merveilles du crédit. Radin comme il était, j'ai jamais compris qu'il pût tolérer de payer beaucoup plus cher pour la bête raison qu'on lui avançait l'argent. Enfin, ça me regardait pas. Il avait réussi à se coller trois sous de côté, mais quand la nécessité de meubler son nouvel appartement l'entraîna dans les achats, lui, le radin chronique, le constipé du porte-monnaie, fut pris d'un vertige de dépenseries. Rien n'était trop beau, trop luxueux, trop cher pour son palace (par bonheur, ses

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELJN000337.N001
Dépôt légal : mai 2010

Extrait de la publication